

# Redécouvrir Jésus-Christ

*Cardinal Suenens*

**Editions  
Foyer Notre-Dame**

Cardinal SUENENS

# REDECOUVRIR JESUS-CHRIST

© Editions Foyer Notre-Dame.  
Dépôt légal 1972/0063/04

Editions Foyer Notre-Dame  
186, rue Washington  
1050 Bruxelles

Jean nous raconte dans son évangile qu'un jour quelques pèlerins étrangers d'origine grecque qui « étaient montés à Jérusalem pour adorer pendant la fête, s'adressèrent à l'apôtre Philippe et lui dirent avec insistance : « Seigneur, nous voudrions voir Jésus. » Philippe alla le dire à André, puis André et Philippe le dirent à Jésus. » (Jn., 12, 20-23).

Si j'évoque cet épisode, c'est parce que « ce désir de voir Jésus », exprimé avec tant d'espérance par ces grecs de passage en Palestine traduit une aspiration qui traverse les siècles. D'innombrables pèlerins au cours des âges sont montés à Jérusalem pour vénérer les lieux sanctifiés par la présence du Seigneur et y chercher la trace de ses pas. Sa figure lumineuse domine l'horizon de l'histoire et attire l'attention et le respect des hommes, qu'ils soient chrétiens ou étrangers à la foi. Aujourd'hui encore tant de nos contemporains, consciemment ou non, voudraient rencontrer son visage et réentendre sa voix.

Cette même aspiration s'exprime aujourd'hui d'une manière aussi ouverte qu'inattendue dans une partie de la jeunesse. Depuis deux

ou trois ans, on en perçoit l'écho à travers les slogans que des jeunes, en divers pays du monde, affichent sur les murs, traduisent dans des chansons et des spectacles, ou proclament au hasard des rencontres. Ils jettent le nom de Jésus, comme un défi, à la face d'une société qu'ils contestent, comme un signe de contradiction et de ralliement, comme le nom du Sauveur qui les libère de certaines tares de notre société contemporaine : son matérialisme, son érotisme effréné, ses égoïsmes collectifs érigés en système.

Peut-être un certain nombre de ces jeunes ne voient-ils en Jésus qu'un prophète éminent, voire le plus grand d'entre eux ? Mais son nom est prononcé par eux avec une sincérité incontestable ; il retentit comme une invitation aux hommes d'aujourd'hui à redécouvrir son nom, son visage, son message. A leur manière ils prolongent, sans le savoir peut-être, la mission de Jean-Baptiste au désert, qui prépare ses contemporains à la venue du Messie en leur criant : « Il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas » (Jn., 1,26). Et Jean-Baptiste le proclamait, lui aussi, en un langage et un

style de vie assez rude et, par surcroît, il le fit avec un courage au service de la vérité, qu'il paya de sa vie.

Ce retour à Jésus, sauveur des hommes, un de nos prêtres les plus influents et les plus méritants de notre pays, Jacques Leclercq, décédé depuis peu, le réclamait en son temps dans un livre qui porte précisément le titre : « Retour à Jésus ». Il invitait la génération d'hier — la nôtre — à sortir de notre religion trop déiste, c'est-à-dire trop vague, trop abstraite, trop désincarnée, pour nous remettre avec une foi vive en présence de Jésus et de son évangile. Et avec lui, comme avec les Dom Marmion, les Dom Lambert, les Cardyn, les Picard, nous avons réappris à prononcer son nom et à nous rattacher à Lui comme au cœur de la vie chrétienne.

Ce retour à la source, il nous faut le refaire périodiquement. Et particulièrement aujourd'hui, où nous avons peut-être trop unilatéralement concentré notre attention sur l'Eglise dans son aspect visible. Comme si l'Eglise était une fin en soi ou une réalité uniquement humaine et institutionnelle. Comme si l'Eglise n'était pas d'abord et avant tout Jésus-Christ qui poursuit et déploie sa

vie en nous et, à travers nous, dans le monde. Comme le disait le pape Paul VI : « L'Eglise n'est pas à elle-même sa propre fin. Elle est du Christ et pour le Christ, faite d'hommes parmi les hommes, pour les hommes ». En d'autres termes : « L'Eglise c'est l'actualité vivante de Jésus-Christ », selon la belle expression de Louis Rétif <sup>1</sup>.

Ce que l'on reproche, en définitive, aux chrétiens que nous sommes, ce n'est pas que nous nous disions chrétiens, mais bien que nous le soyons si peu. Ce que l'on attend de l'Eglise — c'est-à-dire, ne l'oublions pas, de chacun d'entre nous — c'est que nous soyons des témoins lumineux du Seigneur. Même si tous les exemplaires de l'évangile étaient détruits, il faudrait, a-t-on pu dire, que l'on puisse en reconstruire le message en voyant vivre ses disciples.

Comme ces pèlerins de Palestine, nos contemporains nous redisent confusément le désir exprimé à l'apôtre Philippe : « Nous voudrions voir Jésus ». Ils voudraient le voir en nous, le rencontrer dans notre témoignage

<sup>1</sup> Louis Rétif, « J'ai vu naître l'Eglise de demain », Paris, Ed. Ouvrières, 1971, p. 250.

vécu. Ils voudraient l'apercevoir sur notre visage et l'entendre à travers le son de notre voix. Car affirmer la vérité du christianisme c'est proclamer en effet que le Christ vit aujourd'hui encore dans les chrétiens que nous prétendons être, que sa vie se prolonge et s'épanouit au cœur de son Eglise, dans la mesure où celle-ci est disponible et fidèle au souffle de son Esprit.

Nous sommes, hélas, loin de compte ; ce n'est pas sans raison que l'Eglise nous invite à commencer chaque célébration eucharistique par un aveu public de nos fautes. Malgré nos défaillances il appartient à chacun d'entre nous d'aider les hommes, nos frères, à découvrir le Christ vivant aujourd'hui, comme le plus présent de nos contemporains.

Mais pour que la découverte puisse se faire valablement, il faut que la rencontre avec le Christ soit une rencontre authentique c.-à-d. qu'elle nous mette vraiment en présence de Jésus selon toutes les dimensions de son mystère.

S. Paul, qui avec S. Jean, a pénétré le plus à fond dans le mystère du Christ nous invite à ne pas réduire l'image du Sauveur à nos

pauvres dimensions humaines, étriquées, partiales, à courtes vues. Il nous demande d'ouvrir notre cœur et notre âme à l'ampleur du dessein de Dieu « en sorte que, nous dit-il, vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu ». (Eph., 3, 17-19).

A la suite de S. Paul je voudrais vous aider à entrer dans la triple dimension du mystère du Christ : sa profondeur, sa hauteur, sa largeur.

## **I. Sa profondeur**

Qui est Jésus-Christ ? Est-il seulement un homme, voire le plus grand d'entre eux, ou est-il aussi, au sens fort et unique, le Fils vivant de Dieu ? Il arrive aujourd'hui que certains, qui se réclament du Christ, tentent d'éluder la question ou de la qualifier de secondaire. « Quelle différence y a-t-il, demandait récemment un jeune, à l'issue d'un exposé théologique, si j'accepte ou non que Jésus soit Dieu, ou seulement qu'il soit la plus parfaite des créatures ? Ne suffit-il pas que je reconnaisse qu'il est Sauveur, Libérateur ? ». La question est cruciale : de la réponse dépend la vérité de notre foi : il y va de l'existence même du christianisme.

Le concile de Nicée — le premier en date des conciles œcuméniques a défini en 325 comme dogme de foi la divinité de Jésus, le Verbe Incarné. Le Concile d'Ephèse (431) reprit cette proclamation de foi tout en affirmant aussi le caractère humain du Christ. Le Concile de Chalcédoine (451) proclama l'unité du Christ dans les deux natures tout en soulignant nettement l'humanité vraie de Jésus. Ces conciles demeurent à jamais les colonnes du temple de notre foi.

On peut essayer d'en préciser ou d'en rajouter la formulation : on ne touche pas impunément à leur contenu. Nous sommes au cœur même du mystère de l'incarnation, de la venue parmi nous du Fils de Dieu fait homme « pour nous et pour notre salut ».

Ce dogme est l'âme de tous les dogmes. Car la divinité de Jésus-Christ signifie que l'infinie richesse et l'infinie plénitude de vie, d'amour, de tendresse et de pitié de celui qui se révèle dans la Bible comme le Dieu vivant, sont présentes en lui. Jésus, c'est toute « la force et la puissance de Dieu » (cfr Rm., 1,16) agissantes dans un homme. Jésus, c'est « la proximité de Dieu venant à notre rencontre »<sup>2</sup>. C'est Dieu avec nous, « Emmanuel », qui en Jésus apparaît, se révèle et rayonne. En Jésus, c'est Dieu lui-même qui règne d'une manière unique.

Jésus nous fait découvrir, petit à petit, la venue et déjà la présence de celui qui s'était fait connaître en disant : « C'est moi, moi qui suis le premier et le dernier » (Isaïe,

<sup>2</sup> J. Ratzinger, « Foi chrétienne hier et aujourd'hui », Paris, Mame, 1969, p. 100.

48,12), et encore : « Je suis le Seigneur, ton Dieu » (Exode 20,2).

En Jésus, c'est le « Toi » ultime, celui avec lequel Moïse parlait face à face, qui vient et qui nous dit : « Je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde » (Mt. 28,20). « Avec Toi pour toujours : c'est bien d'alliance qu'il s'agit. En Jésus, elle prend une forme nouvelle, d'une audace inouïe. Quand Jésus apparaît, « ce que l'œil n'avait jamais vu, ce que l'oreille n'avait jamais entendu, ce dont l'homme n'osait pas rêver dans son cœur, et que pourtant Dieu avait préparé pour ceux qui l'aiment » (1 Cor., 2,9), vient tout à coup jaillir dans notre monde.

Péguy écrit de Jésus : « Il allait hériter d'un monde déjà fait. Et pourtant, il allait tout entier le refaire ». En lui, le Dieu vivant donne la vraie vie aux hommes. La lumière de tout homme, le « Toi » le plus riche et le plus aimant, ce Dieu qui a un nom et un visage, et qui est « personnel pour des personnes »<sup>3</sup>, c'est lui qui vient à nous, se révèle et se donne, pour être toujours avec nous en une présence de qualité infinie. C'est l'insertion

<sup>3</sup> J. Ratzinger, *ibid.*, p. 78.

de Dieu lui-même dans la trame et le tissu de notre histoire humaine. Cet événement la porte à un accomplissement inouï, lui donne un sens nouveau et insoupçonné, et nous apporte une lumière et une espérance définitives.

Lorsque nous proclamons la divinité de Jésus-Christ, nous reconnaissons en lui cet amour comme la source infinie de tout amour, de tout don, de tout accueil. Connaître la profondeur de Jésus, confesser authentiquement sa divinité, c'est rencontrer en lui l'infinie transcendance de l'amour de Dieu, devant lequel nous nous tenons et que nous pouvons invoquer en lui disant « Toi ».

Pour les chrétiens, cette rencontre est une réalité qui peut rassasier à tout moment et pour toujours. Elle transfigure les pleurs, les cris, les peines. Elle est la source d'amour, de tendresse, de paix, de joie et de confiance, qui porte toute personne humaine, par-delà les échecs, les haines, les guerres et la mort même, aux limites extrêmes de l'espoir et infiniment au-delà.

Si Jésus de Nazareth n'était pas Dieu, c.-à-d. le Fils unique du Père, nous ne pourrions plus, en lui et à travers lui, exprimer cette

rencontre de Dieu en termes de réalité humaine accessible. S'il n'était que le premier des prophètes, il ne pourrait nous révéler Dieu « de première source », en Témoin direct. Dieu, en ce cas, serait un Dieu qui, du dehors, nous envoie un libérateur, mais qui ne se serait pas engagé lui-même, dans la profondeur de sa propre vie, pour le salut de l'homme. Dieu resterait pour nous, à jamais, le Dieu distant et inaccessible, tel l'Acte pur ou le moteur immobile d'Aristote. Ce serait le Dieu du déisme, ce Dieu abstrait, lointain, muet, dont nous avons tant de mal à nous dégager et dont les théologiens de la « mort de Dieu » ont fait le procès récemment encore.

Si, au contraire, Jésus est Dieu — « Dieu, né de Dieu » — nous découvrons du même coup à quel point l'amour de Dieu pour nous est véritable et brûlant au cœur de Dieu lui-même. Nous sommes en présence du Dieu qui s'est donné à nous, Lui-même, pour faire « cause commune » avec nous et se lier à notre sort, à la vie et à la mort. Nous découvrons qu'un même amour de Dieu est au cœur de la création comme de la rédemption.

Nous pouvons redire avec S. Jean, dans une même allégresse : « quant à nous, nous

avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru... Pour nous, nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier ». (1 Jn., 4, 16-19).

C'est tout cela qui est en jeu. Et c'est pour-quoi la proclamation de la divinité de Jésus à Nicée n'est pas un dogme parmi d'autres mais une vérité vitale et première.

Ce qui vient d'être dit au sujet de la divinité du Verbe incarné proclamée à Nicée, doit être mis en regard, simultanément et indissolublement, de ce que le concile de Chalcedoine a proclamé en disant que le Christ était pleinement et totalement homme, à l'exception du péché. Cette vérité-là, l'Eglise eut à la défendre aussi au cours des âges contre ceux qui, à force de souligner sa divinité, ne prêtaient à Jésus que les apparences humaines, sans réalité vraie correspondante. Contre toutes les tendances qui minimisaient de la sorte l'humanité du Sauveur, l'Eglise multiplia les affirmations mettant en relief à quel point Jésus est vraiment homme, avec pleine liberté humaine, pleine conscience humaine.

On ne peut donc confondre le mystère de l'Incarnation avec une simple apparition de

Dieu, une théophanie passagère, où Dieu, pour parler à l'homme, emprunte une forme humaine.

Si étonnant que cela paraisse, nous n'avons pas encore compris suffisamment combien Jésus est vraiment homme, homme jusqu'au dégoût devant l'agonie, homme jusqu'au cri de l'abandon suprême à la croix. Inconsciemment nous opposons encore trop divinité et humanité dans le Christ, comme s'il s'agissait de deux réalités antagonistes, comme si nous avions à croire qu'il est homme malgré sa divinité, alors qu'il est plus plénièrement homme à cause même de sa divinité. Nul, en effet, n'a été homme comme Lui.

Cette humanité du Christ, nous la rencontrons à toutes les pages des évangiles. Nous voyons Jésus ayant faim et soif (Mt., 4,2 ; 21,18 ; Jn., 4,7 ; 19,28), soumis à la fatigue (Jn., 4,6), nouant des amitiés, pleurant sur Lazare (Jn., 11,35), pris de compassion pour les foules (Mt., 10,36), ou plein de joie devant les réalisations de l'amour de son Père (Lc, 10,21). Nous le voyons aborder les hommes avec une simplicité et une autorité bouleversantes : les pécheurs, les malades, ceux qui souffrent, trouvent en lui simultanément la

compréhension qu'ils recherchent, et l'appel énergique qui les convertit. Nous le voyons se décider jour après jour pour la mission que lui a donnée son Père, depuis la tentation au désert jusqu'à la suprême décision du jardin des Oliviers, où nous pressentons la profondeur humaine de ses souffrances en même temps que son attachement ou Père et à sa volonté.

Cet homme étonnant provoquait d'ailleurs l'admiration ou la contradiction. Juif, il n'hésite pas à prendre ses distances vis-à-vis de la Loi, lorsqu'elle est obstacle à l'amour du prochain (cfr Mc, 2,18-3,6) ; d'autre part, il va plus loin que la Loi, ses exigences la dépassent infiniment (Mt., 5,20 - 6,18). Son enseignement est tout empreint de l'Ancien Testament ; pourtant il ne se réfère pas à l'autorité des scribes, celle qui lui vient de sa mission lui suffit (cfr Mt., 7,28-29). Il pardonne aux pécheurs, il les admet dans le Royaume de son Père, suscitant le scandale : « qui peut remettre les péchés sinon Dieu seul ? » (Mc., 2,1-12). Plus encore, il proclame que la foi ou l'incrédulité de chaque homme face à lui, Jésus de Na-

zareth, décide déjà du jugement et de la destinée ultime de chacun (Mc., 3,38).

Son message parle avant tout du Dieu Père, de Dieu qui se fait proche des hommes. La royauté du Père, annonce-t-il, va commencer bientôt, elle est en fait déjà agissante en lui (Mt., 12,28). Il exhorte les croyants à se faire « prochains » de tous (Lc., 10,29-37), tout comme Dieu Lui-même se fait proche des hommes. Son agir et son message montrent qu'il se sait uni à son Père par une relation et une mission qui n'ont nulle part d'égales. Enfin, alors que sa mort sur la Croix avait éteint les espérances de ses disciples, donné raison, apparemment, à ses adversaires, voici que sa Résurrection renverse toutes les données. Car si Dieu a ressuscité Jésus de Nazareth, alors que les dirigeants du peuple l'ont condamné comme blasphémateur, c'est que Dieu lui donne raison contre ceux qui l'ont mis à mort, c'est que sa mission était authentique, c'est que les « derniers temps » sont advenus, c'est enfin que la révélation plénière du Père a eu lieu en cet homme ! C'est donc que, comme le crie le centurion au pied de la Croix, « cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! » (Mt., 27,54).

Ainsi la divinité du Christ est-elle inséparable de sa Résurrection et de son agir durant sa vie terrestre. Humanité et divinité vont de pair en lui : Jésus n'est pas partiellement homme et partiellement Dieu : Il est totalement l'un et l'autre, en perfection.

Ce lien entre l'humain et le divin se retrouve d'ailleurs chez les vrais disciples du Christ, les chrétiens pleinement authentiques, c.-à-d. les saints. Ce qui frappe invariablement, c'est de découvrir à quel point ces chrétiens-là sont humains, d'une bouleversante délicatesse humaine, signe que le Christ est vivant en eux, un signe qui ne trompe pas.

C'est tout cela qui est engagé dans la question de notre jeune auditeur. La réponse à pareille interrogation renferme et conditionne toute notre foi, toute notre espérance, tout notre amour. Telle est l'image complète et authentique du Christ que l'Eglise nous propose dans la foi. Tous les hommes ne peuvent y arriver tout de suite. Nous devons respecter leur cheminement et même voir souvent, dans leur approche imparfaite, un pas déjà singulièrement décisif pour eux.

## **II. Sa hauteur**

Pour mieux comprendre encore les proportions du mystère du Christ, il est bon de prendre de l'altitude comme on fait en montagne pour mieux découvrir le paysage. Qui veut pénétrer dans l'âme du Sauveur doit y percevoir avant tout sa relation filiale avec son Père : elle domine et régit toute son existence. Cette relation du Fils au Père, vécue au sein même de la Trinité, le Verbe de Dieu l'a transposée et l'a traduite pendant sa vie terrestre dans le temps et dans l'espace. Sa référence vécue au Père est vitale ; elle est comme la respiration de son âme.

Un jour l'apôtre Philippe dit à Jésus : « Maître, montre-nous le Père, cela nous suffit ». On connaît la réplique : « Philippe, qui me voit, voit mon Père » (Jn., 14,8-9). Cette parole est comme un éclair dans la nuit : elle illumine un firmament.

Nous n'avons jamais le droit de déconnecter, si j'ose dire, le Fils du Père, d'oublier cette mutuelle transparence. Sans elle, il ne serait plus lui-même. C'est vers le Père que se porte l'élan même de sa vie. C'est à la révélation du Père et de son Royaume qu'il con-

sacre sa prédication. Il est venu « nous raconter son Père ». Il est venu nous faire connaître la force et la tendresse de cet amour paternel suprême à l'égard du monde et de chacun d'entre nous, amour pénétrant jusque dans le dernier détail de nos vies. Il est venu nous faire entrevoir les horizons insoupçonnés du cœur de Dieu et l'abîme de sa miséricorde.

Dans une parabole gravée dans la mémoire des hommes Jésus nous a dit ce qui surpasse tout ce qui fut jamais écrit sur Dieu : « Un Père avait deux fils . . . » (Lc., 15,11-32). L'histoire de l'enfant prodigue est, sans doute, l'histoire d'un enfant qui rompt avec son père, mais elle est, plus encore, l'histoire d'un père qui n'attend pas l'aveu du repentir pour guetter le retour du fils prodigue, courir au-devant de lui, lui ouvrir les bras, et lui faire fête au risque de déplaire au fils aîné qui n'apprécie pas ces « excès » de miséricorde.

Il est nécessaire, à l'heure présente, de dire aux chrétiens que dans l'âme du Sauveur la priorité est « aux choses de son Père ». On le savait depuis l'histoire de l'Enfant Jésus perdu au temple, et de sa réponse à sa mère.

Jésus le redira à un moment où l'on s'y serait peut-être le moins attendu. Je songe à la parole finale du Seigneur, le soir du Jeudi-Saint. Il se lève, quittant le Cénacle, pour aller au-devant de son agonie, au-devant de la croix. Occasion ou jamais de dire aux siens qu'il les quitte pour leur prouver son amour jusqu'au bout. Sans doute, ce sentiment-là est-il aussi dans son cœur, mais il veut face à la mort rédemptrice, exprimer ouvertement la priorité de son amour envers son Père : « Il faut, dit-il, que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'agis comme le Père me l'a ordonné. Levez-vous ! Partons d'ici ! » (Jn., 15, 30-31).

Ces mots révèlent le sens de la vie de Jésus, sa dimension « théocentrique », la hauteur de son amour. Ils nous montrent combien l'amour de Jésus pour les hommes dans sa passion ne fait qu'un avec son amour pour le Père, révélant ainsi toute la mesure de l'amour du Père pour les hommes. Lorsque nous considérons la passion rédemptrice du Seigneur, nous oublions parfois que l'amour qui est exprimé là par Jésus est adéquatement celui du Père pour nous. Nous avons tendance à séparer Jésus de son Père. Nous faisons alors de celui-ci un Dieu dur, jaloux de

son honneur et avide de châtement. Or, « Dieu est amour » (1 Jn., 4,8), Dieu est pardon, et c'est précisément la croix de Jésus qui nous rend manifeste combien cet amour est dés-intéressement et dépossession de soi.

« Une figure inconnue de Dieu, écrit Joseph Moingt, tout juste soupçonnée par les prophètes, se manifeste, qui ne concorde pas avec les représentations qu'on se fait habituellement de Dieu. Elle nous oblige à croire en lui d'une manière nouvelle, et d'abord à croire qu'il n'est pas ce qu'on croit spontanément. On l'imagine riche et puissant, et il l'est sans doute, mais pas de la façon que nous imaginons : sa richesse n'est pas de posséder mais de donner, de s'appauvrir, et il ne met pas sa puissance à s'imposer mais à se faire accepter. Paul écrit : 'Vous connaissez la libéralité de notre Seigneur Jésus-Christ, comment de riche il s'est fait pauvre pour vous, afin de vous enrichir par sa pauvreté' (2 Cor., 8,9). La libéralité du Fils manifeste l'être du Père, pauvre par excès de richesse, débordant d'une vie qu'il ne cherche pas à retenir en soi, mais qu'il déverse libéralement, sans mesure, en nous, par le Christ : car « il donne l'Esprit sans mesure » (Jn.

3,34). Comme exemple de cette générosité, Paul dit encore : « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accorderait-il pas tous les biens ? » (Rm., 8,32). Si Dieu ne refuse pas de sacrifier ce qu'il a de plus cher, son Fils, on doit comprendre qu'il ne s'épargne pas lui-même, qu'il se dépouille pour nous de son être et de sa vie, qu'il se livre à nous en même temps qu'il nous livre son Fils »<sup>4</sup>.

Nous sommes au cœur du mystère de la rédemption. Dieu n'a pas voulu effacer le mal magiquement, il prend trop au sérieux la liberté de l'homme et ses conséquences. Il n'attend pas que l'homme soit bon pour l'appeler à lui, mais il s'adresse aux pécheurs pour leur donner la vie : « ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu les premiers, mais c'est lui qui nous a aimés, et qui a envoyé son Fils » (1 Jn., 4,10). Il a voulu que notre salut, c.-à-d. notre bonheur vrai, soit accompli au sein même de ce monde atteint par le péché de l'homme.

<sup>4</sup> Joseph Moingt, « La révélation de Dieu dans la mort du Christ », dans « Annoncer la mort du Seigneur », Lyon, 1971, p. 13-14.

Si la libération définitive du péché, de la souffrance et de la mort n'est encore qu'espérance de la fin des temps, le Christ nous a déjà donné l'amour du Père, l'essentiel : la possibilité de vivre à sa suite l'amour de Dieu et des hommes « jusqu'à la mort », à travers toutes les circonstances de notre vie.

Par leur dynamisme propre en effet, souffrances et mort tendent à nous couper de plus en plus de nos frères et de Dieu ; la Bible le répète avec insistance : souffrance et mort, loin d'être des alliées de Dieu, sont conséquences et alliées du péché ; Dieu, lui, est du côté de la vie, de la libération, de la résurrection. La mort reste l'« ennemie » de Dieu (1 Cor., 15,26). Mais voici que, dans le Christ, de l'intérieur nous pouvons corriger ce dynamisme et vivre, quoi qu'il arrive, un amour toujours plus profond et plus vrai, jusqu'à la plénitude de la résurrection. Le Christ est venu nous apprendre, et nous apprend chaque jour par son Esprit, à aimer « à travers tout » dans un monde touché par le mal. Il nous insère dans son mouvement de mort et de résurrection « pour le salut de tous », et la célébration de l'eucharistie est

le sacrement par excellence de cette insertion.

C'est ainsi que nous devenons « fils du Père en Jésus-Christ ». Etre fils, c'est être à partir d'un autre. Le Christ a vécu toute sa vie, et vit aujourd'hui encore, à partir du Père, Par lui nous pouvons entrer dans ce mouvement. Vivre de son amour, c'est recevoir le don d'axer entièrement notre vie sur le Père, et de commencer à lui ressembler, dans le Christ, en ce qu'il a de plus intime et de plus personnel : son amour. Etre fils de Dieu, c'est le contraire de se replier sur soi-même, c'est « exister pour » à la suite du Christ qui est par là même « l'image du Dieu invisible » (Col., 1,15). Car notre Père n'est pas égoïste, captant pour lui l'affection de ses enfants. Lui aussi « existe pour », et c'est pourquoi nous ne pouvons pas aimer Dieu sans aimer nos frères : « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu et qu'il déteste son frère, c'est un menteur ; celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas » (1 Jn., 4,20). L'évangile a ainsi des répercussions innombrables au niveau purement humain. Nous l'avons oublié dans le passé. Ce même

Jésus qui vient de dire : « qui me voit, voit mon Père » dit aussi, équivalentement : « qui voit son frère, me voit ».

Tel est « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ » (Eph., 1,3). En le rendant si proche et si accessible le Maître nous a tracé la route de la prière, relation vivante et constante avec Dieu.

Jadis, les apôtres ont demandé à Jésus de leur enseigner à prier (Lc., 11,1-4 ; Mt., 6,7-15). Ce n'est pas par hasard que Jésus apprit à ses disciples à dire le « Notre Père ». Cette prière était le sens même de sa vie, elle jaillissait de ce qu'il y avait de plus profond en Lui, elle le disait tout entier. Prier, pour un chrétien, ne peut signifier que ceci : être auprès du Père en Jésus, sous la conduite de l'Esprit-Saint qui nous le fait connaître et suivre, aujourd'hui. Prier, c'est se laisser entraîner par le dessein du Père (« que ta volonté soit faite »), pour que toute notre vie, depuis la recherche du « pain de chaque jour » jusqu'à nos fautes mêmes (« pardonne-nous nos offenses »), soit transfigurée par cet amour. Prier, c'est se mettre en présence de l'amour du Père qui se donne à nous, pour vivre davantage en « fils de Dieu »,

à la suite du Seigneur Jésus. Un nombre croissant de chrétiens en redécouvrent en ce moment l'urgente nécessité et le besoin. Ils demandent au Seigneur d'être, pour notre génération aussi, l'introduction auprès du Père et de nous envoyer son Esprit qui seul peut nous ouvrir le secret de la prière.

Pour ne citer qu'un exemple il suffit d'évoquer les dernières fêtes de Pâques à Taizé, ce lieu de rencontre œcuménique où affluent non seulement les chrétiens de diverses confessions mais aussi des non-chrétiens en quête d'un lieu de prière. A l'occasion des fêtes pascales, plus de quinze mille jeunes gens et jeunes filles y sont venus pour s'y recueillir, pour y prier ensemble, pour y partager la joie pascale comme on partage son pain.

Ailleurs, à travers le monde, des groupes de prière naissent et se multiplient, en particulier en certains milieux universitaires. Est-ce une mode, une originalité ? Je ne le crois pas : c'est une soif que l'on veut étancher à la source, un besoin retrouvé de l'adoration et de la louange qui redevient partie intégrante de la vie chrétienne. « Il y a de multiples demeures, a dit le Seigneur, dans la

maison de mon Père » (Jn., 14,2). Il en va de même pour la prière chrétienne qui peut revêtir, dans la fidélité à la grande communauté ecclésiale, des formes multiples sous l'impulsion du même Esprit. Ce goût du silence et de la prière qu'une partie de la jeunesse redécouvre, est un des signes les plus sûrs qui invite à l'espérance.

### **III. Sa largeur**

Saint Paul ne nous engage pas seulement à sonder la profondeur et la hauteur des richesses du Christ, mais aussi à en mesurer l'ampleur et l'infinie diversité. « Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup de fruits » (Jn., 12,24) ; « Je suis le bon Pasteur ; je donne ma vie pour mes brebis » (Jn., 10,14).

Il s'agit d'une vie donnée pour le salut d'un grand nombre. Tous les événements de la vie du Christ, spécialement sa mort et sa résurrection ne concernent pas uniquement le Christ dans sa vie personnelle. Ils sont des événements cosmiques. L'ensemble de sa vie constitue un événement global, dont le rayonnement s'étend à tout homme et à toute l'histoire de l'humanité.

Pour le chrétien en effet, le Christ ressuscité est toujours vivant. Cette réalité, les premiers témoins en ont tout d'abord pris conscience, puis ils l'ont expérimentée, vérifiée. Ils en ont perçu les effets dans leur vie, approfondissant toujours davantage la signification et la valeur inépuisable, universelle de l'événement.

Il s'agit là de réalités d'une densité spirituelle inouïe. L'histoire des hommes ne se réduit pas à la dimension de faits matériels, elle comporte une dimension spirituelle. Bien sûr, pour les premiers témoins, admettre que le Christ est ressuscité c'est faire un « bond au-delà de l'évidence des sens », un acte de foi.

Mais cette foi, ils l'ont vérifiée chaque jour par toute leur expérience ultérieure. A cause de la résurrection de Jésus ils deviennent des hommes nouveaux, un nouvel Israël resurgit, un nouvel ordre apparaît<sup>5</sup>.

Aujourd'hui Jésus rassemble un grand nombre d'hommes dans la foi en lui. Le Christ toujours vivant est le « nouvel Adam » (1 Cor., 15,45), c.-à-d. le fondement nouveau de l'humanité ; il est en même temps la « tête » de la communauté des croyants, dont le Nouveau Testament nous dit qu'elle est « son corps » (Col., 1,18), c.-à-d. le domaine où la vie qui vient de lui est pleinement active.

Grâce à lui, toutes les pierres de l'édifice sont des « pierres vivantes ». Elles trouvent leur vie et leur assise sur le Roc qu'il est lui-

<sup>5</sup> C.-H. Dodd, « Le fondateur du christianisme », Paris, Seuil, 1972, p. 124.

même. Il est la « pierre angulaire » (1 P., 2,4-8). Il est la Vigne, et le corps tout entier reçoit sa vie du Seigneur ressuscité : « hors de moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire » (Jn., 15,5).

L'homme reçoit la vie en s'ouvrant à cette source unique qu'est le Christ. Quand au contraire il ne met sa confiance qu'en lui-même, quand il ne se fie qu'à ses propres ressources, quand il refuse de s'ouvrir, il se coupe de la source de la vraie vie. Ce rétrécissement orgueilleux sur soi, Saint Paul l'appelle « le péché » en ce qu'il a d'essentiel. Jésus apprend à tout homme à s'ouvrir à Dieu, à l'accueillir, à se « laisser aimer efficacement par Dieu ». C'est la démarche de la foi. Faire confiance à Jésus est, depuis sa vie terrestre et sa résurrection, la manière nouvelle de s'ouvrir à Dieu et à autrui.

Pour exprimer ce rayonnement universel de la personne du Christ, et la largeur de son mystère, Saint Paul nous dit qu'il est devenu, par sa résurrection « un esprit qui donne la vie » (1 Cor., 15,45). Cela signifie que Jésus avec son humanité est entré dans une parfaite communion avec Dieu. Même si Jésus n'est plus visible à nos yeux de chair, il

exerce de ce fait une influence qui dépasse les barrières du temps et de l'espace. Tel est le mystère de l'Ascension.

Aujourd'hui encore, le Christ nourrit les hommes et les anime. Paul va jusqu'à dire : « Avec le Christ, Dieu nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux » (Eph., 2,6). C'est nous montrer qu'aujourd'hui déjà il nous ouvre l'accès au Père et l'accès à autrui.

Dans la personne de Jésus, le ciel et la terre se rejoignent. En lui, Dieu a voulu, et veut aujourd'hui, établir une communion nouvelle entre lui et tout homme, et ainsi, par le dynamisme d'amour que le Christ met en branle dans le monde, construire des ponts entre toutes les nations, toutes les races, toutes les familles, tous les êtres humains. Le Christ est ainsi le principe d'une vaste coopération. Les longitudes et les latitudes de cette zone du Christ s'étendent à tous les horizons humains.

Et cependant, à chaque époque la tentation existe, subtile et tenace, de simplifier l'image de Jésus et de la réduire à notre propre format, de l'enfermer dans le cadre de nos préférences, de nos options, en fonction de nos

besoins les plus pressants. On accentue certains versets de l'évangile en oubliant de les situer dans le contexte et de les interpréter en regard d'autres textes complémentaires ou même parfois apparemment contradictoires.

On a parlé à juste titre des « paradoxes du christianisme ». Il suffit de détacher certains versets et de les citer face à face pour voir aussitôt combien la pensée du Seigneur est nuancée et tient compte de la complexité de la vie. Jésus a dit : « Je vous laisse la paix, je vous donne la paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne » (Jn., 14,27). Mais il a dit aussi : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » (Mt., 10-34). Le même Jésus qui nous invite à l'imiter « parce qu'il est doux et humble de cœur » (Mt., 11,21) s'oppose avec vigueur aux vendeurs du temple et les expulse avec un fouet (Mc., 11,15-17).

On peut prolonger presque indéfiniment le jeu des contrastes, car l'évangile s'offre à nous comme un diamant à multiples facettes, comme un trésor inépuisable, comme une source d'eau vive intarissable. Périodiquement, au cours de l'histoire de l'Eglise, des

saints surgissent qui ont laissé tel verset de l'évangile pénétrer en leur âme, comme un feu qui rend le bois peu à peu incandescent. C'est le même Christ qui s'épanouit en Augustin et en Ambroise, en Benoît et en Bernard, en François et en Dominique, en Catherine de Sienne et en Thérèse d'Avila, en Jean Bosco et en Jean Vianney. Ils se sont allumés à la même fournaise, ils attestent, tout à la fois, leur commune référence et leur originalité.

Le théoricien communiste Roger Garaudy, invité à dire qui était le Christ pour lui, a écrit récemment ce remarquable témoignage : « Tel ou tel érudit peut contester chaque fait de son existence, mais tout cela ne change rien à cette certitude qui change la vie. Un brasier a été allumé. Il prouve l'étincelle ou la flambée première qui lui a donné naissance . . . Toutes les sagesse, jusque-là, méditaient sur le destin, sur la nécessité confondue avec la raison. Il a montré leur folie, Lui, le contraire du destin. Lui, la liberté, la création, la vie. Lui qui a défatalisé l'histoire<sup>6</sup>. »

<sup>6</sup> Roger Garaudy, dans « Pour vous, qui est Jésus-Christ ? », Paris, Cerf, 1970.

Pour comprendre Jésus-Christ, il ne faut jamais oublier la communion des saints, issue de sa sainteté unique. Ce n'est pas en vain qu'il a dit à ses disciples que ceux-ci, après sa mort, feraient de plus grandes choses que lui. C'est lui qui opère en eux jusqu'à la fin des siècles. C'est lui, et lui seul, « qui est admirable dans ses saints ». Leur diversité même est un hommage vivant à son unique richesse qu'ils décomposent comme les couleurs d'un arc-en-ciel.

La vie des saints est comme un catéchisme en images, une illustration des valeurs de vie renfermées dans l'unique évangile. « Leur existence, a dit Bergson, est un appel ». Ils nous invitent à nous nourrir de la même parole de Dieu et à la mettre en œuvre selon toutes ses exigences et virtualités.

Mais le croyant n'approche de Dieu qu'en se dépassant, qu'en s'élargissant, qu'en s'unissant aux autres. La foi est fraternelle. Nous ne vivons pas le message chrétien uniquement dans la solitude de notre vie individuelle. Le croyant a besoin de la communauté des disciples, car le salut de Dieu concerne et s'adresse à l'ensemble des hommes, en même temps qu'il constitue pour chaque per-

sonne un appel toujours unique. Dieu, écrit Karl Rahner, « témoigne de lui-même auprès de l'individu en communiquant son message aux autres et par les autres. La foi suppose la communauté et elle la crée : la disposition de foi se réalise toujours dans un événement pentécotal, dans lequel un grand nombre se trouvent réunis et unanimes ; elle consiste toujours aussi à s'en remettre à l'expérience dernière des autres, à se laisser conduire par l'Esprit qui agit dans les autres, et à faire en soi l'expérience de l'Esprit qui nous est donné pour les autres »<sup>7</sup>.

Croire, c'est se joindre à cette « foule innombrable de témoins » (Hb, 12,1) qui nous parlent du Christ et de ce que Dieu fait pour nous en lui. A travers eux, nous avons l'audace de faire confiance à Dieu, au Dieu vivant. Nous croyons qu'à travers ces témoignages, c'est lui qui se manifeste et nous donne des signes de ce qu'il est pour nous, de ce que son amour accomplit pour le bonheur vrai de tous et de chacun. La foi comporte ainsi la perception que Dieu peut ac-

<sup>7</sup> Karl Rahner, « Vivre et croire aujourd'hui », Paris, Desclée de Brouwer, 1968, p. 52.

complir des merveilles pour nous, et la reconnaissance, qui a une dimension communautaire, d'un certain nombre de signes que Dieu m'adresse à travers l'Écriture, les témoins de la foi réunis dans l'Église, et mon existence aujourd'hui. Signes et témoins de jadis et d'aujourd'hui sont inséparables, car la réalité dont parle l'Évangile est toujours actuelle, tout en se fondant sans cesse sur l'événement de Jésus de Nazareth, advenu à un moment particulier de l'histoire du monde.

Mais, parmi tous ces témoignages, ceux qui nous transmettent la foi de la première communauté, celle des apôtres et des premiers croyants (juifs et non juifs), en un mot les témoignages de foi réunis dans le Nouveau Testament, ont un rôle essentiel : ils sont la source première et permanente d'inspiration, et le guide suprême, pour l'Église et pour chaque croyant. L'Ancien Testament en est comme la longue et nécessaire préface, car il nous raconte l'action de Dieu préparant concrètement dans l'histoire d'un peuple la venue de son Fils : c'est le Nouveau Testament qui en éclaire la richesse et en donne le sens.

La Bible, d'ailleurs, n'a pas seulement pour

fonction de nous raconter des événements passés. Plus profondément, elle nous met en contact, à travers eux, avec l'événement de l'amour de Dieu dans le Christ vivant aujourd'hui. Il faut que les chrétiens de maintenant apprennent, ou réapprennent à lire la Bible, les évangiles surtout ; qu'ils en fassent leur vademecum, les méditent dans leur cœur, verset par verset, et les traduisent avec courage et logique, dans la vie journalière.

Le Christ que nous avons présenté dans toute l'ampleur des dimensions de son mystère, n'est pas une figure de légende, belle mais floue. Il est de notre histoire. Il est entré jusqu'au bout dans ce qui fait notre destinée humaine, avec ses combats, ses épreuves et ses espérances. C'est dans notre histoire qu'il a été « Dieu avec nous », et qu'il nous a montré l'amour du Père pour nous. C'est lui qui nous libère de nos incapacités, de nos divisions, de nos médiocrités, pour transfigurer nos existences et notre condition humaine.

Dieu se donne à nous en lui. Ce fait, s'il est vécu à fond, peut imprimer au progrès et à la marche de l'humanité un mouvement et un élan nouveaux, car il leur ouvre des perspec-

tives radicalement inattendues. L'événement global de Jésus a des répercussions ineffaçables : il a créé de l'irréversible.

Croire en Jésus aujourd'hui, c'est s'engager dans cette dimension où la vie humaine acquiert, dans son concret, une densité insoupçonnée. C'est, dans la communauté qu'est l'Eglise, répondre à l'appel de Dieu reconnu en la personne de Jésus : appel à vivre notre vie dans l'amour de Dieu et de nos frères, dans le mouvement de mort et de résurrection mis en branle par le Christ. C'est reconnaître activement que mon salut, mon bonheur véritable, se trouve dans cette voie, et qu'elle est aussi l'espérance du bonheur vrai pour tous les hommes. C'est, dans le témoignage et l'amour actif, « rendre compte à tous de l'espérance qui est en nous » (1 P., 3,15). C'est référer sa vie à l'événement de Jésus-Christ dans toutes ses dimensions, y reconnaître le point où s'est déjà effectué, et où s'effectue sans cesse, le renversement du dynamisme d'un monde atteint par le mal. C'est y reconnaître par conséquent la source de tout amour, de toute joie, de tout bonheur véritables, lancés dans le monde par le premier amour, celui du Père. C'est puiser abon-

damment à cette source, jour après jour, dans le concret de l'existence, et faire déborder, sur tous ceux que nous rencontrons et sur le monde dont nous sommes solidaires, l'espoir et la lumière de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, mort et ressuscité pour le salut du monde.

Pour voir le Christ dans cette perspective de foi et pour en vivre, nous demandons que les chrétiens se familiarisent de plus en plus avec les pages du Nouveau Testament, en particulier avec les évangiles, les Actes des Apôtres, les Epîtres. Aujourd'hui il existe des éditions commodes et des commentaires d'accès facile.

Cette lecture doit être avant tout aliment de prière et de vie. « Mes paroles, a dit le Seigneur, sont esprit et vie ». Elles s'éclairent en les vivant ; elles restent fermées et hermétiques pour qui les lit superficiellement, du dehors, sans y engager son être profond. La vraie lecture vivifiante est celle qui se fait dans la dépendance du Saint-Esprit et de la Tradition vivante de l'Eglise. Le Seigneur a précisément promis aux siens qu'il leur enverrait l'Esprit pour introduire toutes les générations futures « dans la plénitude de la

Vérité ». Cette promesse vaut pour toute l'Eglise comme communauté : elle vaut aussi pour chacun d'entre vous.

Sans doute rencontrera-t-on, en cours de lecture et de méditation, un certain nombre de passages obscurs, mais les textes clairs et fulgurants surabondent : ils suffisent largement pour éclairer notre route et orienter notre vie.

Ceux qui, dociles à l'Esprit et attentifs aux textes lumineux ouvrent leur âme à la parole de Dieu sont semblables aux navigateurs des temps anciens qui franchissent les océans sous le souffle du vent et à la clarté des étoiles.

L'essentiel est de lire l'Ecriture avec la disposition intérieure de se laisser transformer par la parole de Dieu quoi qu'il en coûte. Car une vertu sort de ces paroles de vie lorsqu'on s'en approche en esprit de foi.

Qui que nous soyons, nous avons tous à être « ré-évangélisés » à nouveau, à être rechristianisés à une profondeur, à une hauteur, à une largeur inexplorées encore. L'avenir du christianisme dépendra de l'accueil que les

chrétiens feront, dans leur vie, à Jésus-Christ, reconnu et accepté selon toutes ses dimensions.

#### **Quelques ouvrages sur Jésus-Christ**

**André Manaranche**

Je crois en Jésus-Christ aujourd'hui (Seuil)

**Jacques Guillet**

Jésus devant sa vie et sa mort (Aubier)

**Joseph Ratzinger**

Foi chrétienne hier et aujourd'hui (Mame)

**A.M. Besnard**

Un certain Jésus (Cerf)

**Michel Quoist**

Le Christ est vivant (Ed. Ouvrières)

**Jacques Loew**

Ce Jésus qu'on appelle Christ (Fayard)

**Collectif**

Pour vous qui est Jésus-Christ ? Réponses à une enquête. (Cerf)

**Gérard Bessière**

Ma foi en Jésus-Christ (Ed. F.N.D.)